LA TRADUCTION FRANÇAISE PAR SERGE QUADRUPPANI DE DEUX ROMANS D'ANDREA CAMILLERI : *LA FORME DE L'EAU* ET *CHIEN DE FAÏENCE.* IDIOLECTE, SOCIOLECTE, REGISTRES LINGUISTIQUES ET TRANSFERT DU CULTUREL

Marco LONGO
Université de Raguse, Italie
mlongo74@hotmail.com

Abstract: How much is a translator able to render the main sociolinguistic features of the source text into the target one, when the culture of departure is deeply different from the culture of arrival? This is the question analyzed in our paper, focusing on Serge Quadruppani's translation of two novels, *La Forme de l'eau* and *Chien de faïence*, by Andrea Camilleri who, with his Inspector Montalbano's enquiries, is considered a new literary case. Camilleri's language is based upon a mixture between Italian and Sicilian dialect and could be defined as an idiolect mirroring not only Sicilian vocabulary and syntax, but also traditions and mentality which can hardly find equivalences in French.

Keywords: idiolect, sociolinguistic features, mixture, equivalence, idiolect mirroring.

Andrea Camilleri, scénariste, metteur en scène et écrivain sicilien, est né à Porto Empedocle, Agrigente, en 1925. Dès sa jeunesse, il se dédie à l'écriture, mais ce n'est qu'après avoir quitté ses activités de théâtre et de télévision qu'il devient un écrivain reconnu. Son succès est lié non seulement à ses intrigues, mais surtout à la langue qu'il invente pour les raconter. Les deux séries de ses romans, les « historiques »[1] et les « policiers », qui ont lieu dans le village sicilien imaginaire de Vigàta, racontent les uns les événements historiques du village entre le XIX^{e} et le XX^{e} siècle, les autres les enquêtes contemporaines du commissaire Salvo Moltalbano. Celui-ci est le héros de plusieurs romans plongeant dans des situations et des atmosphères tout à fait siciliennes dont la langue n'accorde aucune concession aux motivations commerciales. Cependant la réception italienne démontre que les

[1] Quelques-uns sont bâtis autour d'un mystère à résoudre.

BDD-A5088 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:51:37 UTC)

lecteurs dépassent facilement toute difficulté linguistique, se laissant charmer par les enquêtes d'un commissaire aux valeurs humaines qui parfois vont à l'encontre des impositions juridiques et de la *praxis* commune aux enquêteurs. En effet, chaque nouvelle parution du commissaire Moltalbano est toujours en tête des ventes, ce qui l'a fait considérer, à juste titre, comme un cas littéraire.

Quoi qu'il en soit, le phénomène Camilleri est d'autant plus reconnu que quelques-uns de ses romans ont déjà été traduits en plusieurs langues. Ses traductions en France sont le produit de quatre professionnels : Louis Bonalumi, Dominique Vittoz, Marilène Raiola et Serge Quadruppani. Si, d'un côté, Bonalumi et Vittoz ont choisi une langue française artificielle ou métissée, de l'autre, Raiola a opté pour un français courant. Quadruppani, quant à lui, a préféré un mélange de français standard et de « francitan », un français occitanisé[2] :

> […] mon travail de traduction a été orienté par le souci de faire partager au lecteur français le plaisir qu'éprouve son semblable italien à la lecture de Camilleri […]. Ce qui donne […] la saveur inimitable, aux papilles comme aux oreilles, d'une Sicile immuable et parfaitement moderne[3].

Cette « saveur inimitable » porte forcément sur la dégustation de la langue de Camilleri, ce qui s'avère difficile faute d'une définition : une forme hybride de dialecte agrigentin, celui de Pirandello, « maître » de Camilleri, et d'italien. La langue italienne fléchit donc pour recevoir dans son lexique et dans sa syntaxe les nuances que seul le dialecte possède en tant que modalité d'expression des traditions populaires, de l'identité culturelle de l'auteur et des personnages qu'il peint. Camilleri avait besoin d'une langue qui puisse déterminer sa voix à lui non seulement de narrateur, mais de Sicilien aussi. Pour ce faire, l'italien standard lui paraissait inadéquat. Ce qui est intéressant, c'est que les

---

[2] En considérant la langue de Camilleri comme une invention, Bonalumi a préféré lui aussi inventer pour « suggérer au lecteur, par des formes imaginaires, le même effet que celui que [les termes régionaux] produisent dans le contexte italien » (L. Bonalumi, note du traducteur, dans A. Camilleri, *Indulgence à la carte*, Gallimard, Le Promeneur, 2002). Vittoz a par contre affirmé : « [p]er quanto mi riguarda, ho voluto creare un francese meticcio attingendo a quelle parlate, dal francese accademico trascurate e disprezzate, censurate, eppure piene di vitalità » (D. Vittoz, dans *Il caso Camilleri. Letteratura e storia*, Palermo, Sellerio, 2004, p. 195 ; « quant à moi, j'ai voulu créer un français métis en puisant à ces parlers, que le français académique néglige, méprise et censure, mais qui sont encore tout vifs », c'est nous qui traduisons).

[3] QUADRUPPANI, S., Préface à *L'Excursion à Tindari*, Paris, Édition Fleuve Noir, 2004, pp. 9-10.

BDD-A5088 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:51:37 UTC)

choix linguistiques de Camilleri ne sont pas une expérimentation artificielle, mais le langage instinctif d'un homme qui, tout en ayant un excellent niveau culturel et tout en vivant loin de la Sicile depuis plusieurs années, a gardé un style expressif qui ne cesse jamais de puiser aux origines de son existence. Un langage ancestral donc, qui ne brise jamais cet étroit lien avec le monde autochtone de l'île et sa mentalité, qui est aussi une attitude face à la vie. La langue des Siciliens d'après Camilleri s'articule du moins en trois grandes catégories, à l'aide desquelles les non Siciliens peuvent en saisir les nuances et la difficulté : « parler Latino » est la modalité de la clarté, « parler Siciliano » est par contre la modalité obscure des allusions et des doubles sens, « parler Spartano » est enfin l'expression directe à l'aide de mots *vastasi*, à savoir gros mots ou expressions vulgaires[4]. Cette distinction peut se présenter comme un obstacle, et non des moindres, pour les traducteurs dont la langue d'arrivée le plus souvent ne possède pas de telles articulations nuancées ou, tout en les possédant, ne permet pas une parfaite traduction de la « charge » culturelle qu'elles véhiculent. Voilà le véritable enjeu de la traduction de Camilleri : des stratégies, parfois en conflit, pour la sauvegarde et le transfert, presque intact, de ce que Sciascia, autre « maître » de Camilleri, appelait *sicilitudine*.

Or, lors de la parution de *La Forme de l'eau*, Serge Quadruppani remet aux lecteurs francophones une préface, expliquant non seulement la difficile tâche que cette traduction lui a imposée, mais aussi les caractéristiques que présentait cette langue, « paternelle »[5], qu'il a essayé de « transplanter » dans la culture française. Il dissèque, en effet, la langue de Camilleri à trois niveaux : les deux pôles opposés sont l'italien « officiel » et le dialecte pur : entre les deux un niveau intermédiaire, celui de l'italien « sicilianisé », dont les termes et les expressions ne relèvent pas du dialecte pur, mais plutôt des régionalismes. De plus, la langue des romans de Camilleri a évolué sans cesse depuis les premières parutions jusqu'aux dernières : si *Un filo di fumo* semble encore appartenir à l'espace de l'italien et fut publié avec un glossaire pour les mots ou expressions difficiles à comprendre, *Il re di Girgenti* est écrit, en revanche, entièrement en italien sicilianisé et parfois en dialecte sans qu'aucun glossaire n'ait été conçu. Cela est

[4] CAMILLERI, A., *La bolla di componenda*, Palermo, Sellerio, 1993, pp. 71-72.

[5] Telle est la définition de Quadruppani, dans sa préface à A. Camilleri, *La Forme de l'eau*, Paris, Édition Fleuve Noir, 1998, p. 14. D'autres préfaces précéderont les autres traductions. Pour chacune Quadruppani a eu recours à l'aide de la palermitaine Maruzza Loria et, face à des significations tout à fait « camillériennes », ils se sont adressés à l'auteur lui-même.

BDD-A5088 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:51:37 UTC)

valable aussi pour la série de Montalbano où l'italien, quoique « sicilianisé », est dominant dans *La Forma dell'acqua* et devient de plus en plus la « langue de Camilleri » dans les romans suivants.

Des exemples prouveront la théorie. En ce qui concerne le chronotope topographique, l'emprunt de Vigàta maintient en traduction le lieu dont l'invention porte sur des choix que l'auteur lui-même explique :

> *Vigàta in realtà è Porto Empedocle. Ora, Porto Empedocle è un posto di diciottomila abitanti che non può sostenere un numero eccessivo di delitti […]. Allora tanto valeva mettere un nome di fantasia: c'è Licata vicino, e così ho pensato: Vigàta. Ma Vigàta non è neanche lontanamente Licata. È un luogo ideale* […] [6].

Quant à la ville de Montelusa il s'agit là d'une citation d'un recueil de nouvelles de Pirandello, *Tonache di Montelusa*, comme l'avoue Camilleri :

> *Agrigento sarebbe la Montelusa dei miei romanzi, però Montelusa non è un'invenzione mia ma di Pirandello* […] [7].

Entre invention et citation Camilleri crée son univers à lui où faire vivre chronologiquement ses personnages : depuis le XIX[e] siècle jusqu'au commissaire Montalbano. Dans *La Forme de l'eau* un des lieux des événements est la *mànnara*, terme sicilien italianisé pour indiquer un endroit où les bergers de la campagne sicilienne abritaient leurs troupeaux. Quadruppani choisit de le traduire avec « Bercail », son équivalent français, tandis que le *Crasticeddu*, « lieu du petit agneau », du *Chien de faïence* reste le même en français. Si le chronotope topographique concerne les lieux de l'action, le psychologique essaie de maintenir l'esprit des personnages, leur façon de parler, leurs origines : déjà la filiation culturelle de l'identité du héros est indéniable, car *Salvo* et *Moltalbano* sont assez répandus en Sicile[8] ainsi que *Mimì*, *Tano*, les

[6] CAMILLERI, Andrea, dans www.andreacamilleri.net. (« Vigàta correspond à Porto Empedocle. Or, Porto Empedocle est une petite ville de dix-huit mille habitants qui ne peut pas soutenir un nombre excessif de crimes […]. Alors, autant valait qu'on lui donne un nom imaginaire : Licata est tout près, et j'ai pensé : Vigàta. Mais Vigàta n'est même pas Licata, pas du tout. C'est un endroit idéal ». C'est nous qui traduisons).

[7] *Ibidem*. (« Agrigente serait la ville de Montelusa de mes romans; toutefois, ce n'est pas moi qui l'ai inventée, mais Pirandello ». C'est nous qui traduisons).

[8] Moltalbano est aussi un hommage à Manuel Vázquez Montalbán inventeur du commissaire Pepe Carvalho.

BDD-A5088 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:51:37 UTC)

noms de famille *Gallo* et *Galluzzo*[9]. De plus, le monde de ce commissaire anticorformiste et parfois « hors-la-loi », honnête et altruiste, solitaire et indépendant se renferme dans le cercle culturel et linguistique de la Sicile, d'où il n'aime pas s'éloigner, même pas pour rejoindre son éternelle fiancée en Ligurie, les seules fuites possibles étant celles de ses lectures[10]. Ses habitudes sont « inaliénables ». Il adore la natation et les longues promenades au port :

> […] *Prima però passava alla putìa di Anselmo Greco [… che] vendeva càlia e simenza, ceci atturrati e semi di zucca salati. Se ne faceva riempire un cartoccio e si avviava.*
>
> […] Mais avant il passait à l'échoppe d'Anselmo Greco [… qui] vendait grains et graines, pois chiches grillés et graines de courge salées. Le commissaire s'en faisait remplir un cornet et continuait sa route.

Putìa, terme sicilien pour indiquer un local public où l'on peut boire et manger terroir à bon prix, perd sa connotation régionale à la faveur d'« échoppe » ; les produits gastronomiques traditionnels, quant à eux, sont transférés dans la culture française, quoique inexistants, à l'aide d'une adaptation qui ne perd pas cette explication métalinguistique en incise que Camilleri lui-même avait ajoutée pour son lecteur. Toutefois, les termes siciliens *càlia e simenza* et l'adjectif *atturrati* se normalisent dans la traduction, seul le jeu du signifiant, « grains et graines », laissant une marque du transfert du culturel. Ce dernier a impliqué une solution de traduction directe à propos de la phrase par laquelle Salvo Montalbano se présente, surtout à l'appareil : *Montalbano sono* > « Montalbano à l'appareil ». Dans *Chien de faïence* des calques morpho-syntaxiques permettent grâce à l'inversion verbe-sujet de garder la position de relief que le sujet de la phrase possède en sicilien. À titre d'exemple, voilà un bout de conversation entre Montalbano et son ami Gegè, qui est un indicateur de police :

---

[9] Le traducteur explique dans une note que les deux se traduisent par « poulet » et « petit poulet », ce qui permet de saisir des jeux de mots que le lecteur français ne comprendrait pas autrement.

[10] Il lit Simenon, Proust, Musil, Melville, Montalbán, Consolo et Bufalino entre autres. Camilleri, quant à lui, est aussi féru des romans de Sciascia. Évidemment celui-ci prête ses lectures, aussi bien que sa culture, à l'autre. Sur le rapport entre Camilleri et la littérature voir Simona Demontis, *I colori della letteratura. Un'indagine sul caso Camilleri*, Milano, Rizzoli, 2001.

BDD-A5088 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:51:37 UTC)

-Allô, Salvo ? Gegè, je suis. Laisse-moi parler et ne m'interromps pas pour dire des couillonnades. J'ai besoin de te voir, poursuivit-il en dialecte, j'ai une chose à te dire.
- C'est bon, Gegè, ce soir même, si tu veux.
- Je suis pas à Vigàta, à Trapani, je suis.
- Alors, quand donc ?
- Aujourd'hui qué jour on est ?
- Jeudi.
- Ça te va samedi à minuit, à l'endroit habituel ?
- Écoute, Gegè, samedi, je vais manger avec une pirsonne, mais je peux venir pareil. Si j'ai du retard, attends-moi.

On ne saurait compléter la définition du monde de ce commissaire sicilien sans citer sa célèbre gourmandise : Camilleri aime faire bien manger son commissaire et celui-ci ne dédaigne pas cette habitude. Le traducteur, de sa part, ne peut pas s'en tirer sans une explication en note, comme Quadruppani l'a fait pour les recettes de la *pasta 'ncasciata* et des *alici all'agretto* dans le *Chien*, ou pour les indications onomastiques et toponymiques. Par ces quelques exemples c'est le domaine du chronotope métaphysique, le monde mental de l'auteur s'exprimant par le lexique, que notre analyse aborde. En premier lieu, il faut relever les différents registres linguistiques porteurs de disparates choix lexicaux. Au niveau de l'italien sicilianisé dans *La Forme* par exemple :

Ora c'era questa minchia di dolore, darrè nel cozzo, che non gli dava requie, continuava magari se stava fermo a panza sotto o a panza all'aria, non faceva differenza, il dolore seguitava, surdigno, cardascione, senza fitte acute, che forse era peggio.

Le choix de Quadruppani se base sur un mélange d'équivalents du registre familier, voire vulgaire, et du français standard :

Maintenant, il y avait cette putain de douleur, qui lui collait sur l'arrière du cou, qui lui foutait pas la paix une seconde, qui continuait, qu'il soit couché sur le ventre ou bien la panse à l'air, ça faisait pas la différence, la douleur s'obstinait, sournoise, par en dessous, sans accès aigus, ce qui était peut-être pire.

L'équivalence *minchia* (pénis) > « putain » est sémantiquement et pragmatiquement sicilienne dans le texte d'origine, l'expression se trouvant dans presque toutes les interjections, ainsi que « putain » en français, tandis que les expressions *darrè nel cozzo* (sur la nuque) > « sur l'arrière du cou » et *a panza sotto o a panza all'aria* > « couché sur le ventre ou bien la panse à l'air » ne sont que lexicalement

BDD-A5088 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:51:37 UTC)

siciliennes. La seule marque du « registre sicilianisé » de départ est le lexème « panse ». En revanche, au niveau du dialecte pur, Quadruppani a recours aussi bien à l'explicitation qu'à l'emprunt ; par exemple dans *La Forme* :

> *Signuri Montaperto? Ca quali signori! Chiddri munnizzari vastasi sunnu!*
>
> Monsieur et Madame ? Rétorqua-t-elle en dialecte pur. Tu parles de messieurs! Mais ces gens, c'est rien que des traine-misère, des ramasse-poubelles! Chiddri munnizzari vastasi sunnu!,

où l'incrémentalisation phrastique sert à justifier la traduction en français standard tout en gardant l'expression dialectale telle quelle et par là même la charge culturelle. Encore dans *La Forme*, les *realia* abondent : les emprunts, tels que *alla Liggi* > « à la Liggi » ; *catojo* (« le logis des plus pauvres ») > « catojo » ; les titres d'études supérieures très appréciées en italien et surtout en sicilien, *Dottore* (p. 38) > « Dottore », même dans les récurrences déformées *Dottori* d'un des personnages du commissariat, Catarella, et celles, *Dutturi*, *Dottò*, *Duttù*[11], des autres personnages. Les termes du code mafieux sont empruntés eux aussi, par exemple *incaprettato* > « incaprettato »[12] même si dans le *Chien* « pago il pizzo per travagliare in santa pace » devient « je paie pour besogner en paix », où le *pizzo*, tribut économique imposé aux marchands et aux entreprises par la mafia, disparaît[13]. Pour le terme *latitante* le traducteur a recours à une forme analytique expliquant le sens du terme > « criminel en cavale », ou à l'hyperonyme « type recherché ». Les adaptations de la sphère de la vie sociale concernent dans *La Forme* aussi des termes tels que *cassintegrati* > « plans sociaux » (le même choix se présente devant des termes tels que *mazzettisti* > « abuseurs de biens sociaux » et *tangentari* > « encasseurs de pots-de-vin »). *Leghista* par contre a besoin de la note suivante : « Membre de la Lega, mouvement séparatiste du Nord de l'Italie,

[11] Une note du traducteur dans le *Chien* explique du point de vue culturel tous ces différents usages, en mentionnant aussi le « talien » de Catarella, véritable idiolecte dans l'idiolecte.

[12] Une note explique : « exécuté suivant la tradition mafieuse, comme un chevreau (capretto) : lié aux pieds et à la gorge, puis égorgé (il existe une variante moderne avec balle dans la nuque) ».

[13] Dans ce cas le verbe « travagliare », dont l'origine est française (la racine commune en latin vulgaire étant *tripalium*) se présente sous formes différentes au cours de la narration : dans l'exemple précédent « travagliare » > « besogner », dans un autre cas « il travaglio più avvilente » > « le labeur le plus avilissant ».

BDD-A5088 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:51:37 UTC)

xénophobe et poujadiste, remarquable par l'imbécillité de ses chefs et de ses discours ». Pour certains termes et expressions le traducteur a eu par contre recours au dialecte provençal, comme le marseillais « minot » pour *picciliddru, nicu* (petit enfant), au registre familier et argotique et à des mots vieillis. Dans le *Chien* :

Quelli l'avrebbero spirtusato
Ils allaient l'escagasser,

dont l'équivalent est provençal.

Tempo ne ho picca per stare a babbiare
Du temps, j'en ai pas beaucoup pour déconner,

où, tout en sauvegardant la structure syntaxique de la phrase, le niveau sémantique du français vulgaire « déconner » < « con » équivaut au sicilien « babbiare » < « babbo » (sot, idiot) ;

Stanotti fa frisc-oliddro
Cette nuit il fait frisc-ounet,

où Quadruppani a recours aux « mots câlins » qui, en italien aussi bien qu'en sicilien, sont des morphèmes altérant les lexèmes de base. Quadruppani s'est plu à de telles déformations, calques de celles de Camilleri ; par exemple dans le *Chien* : *Merica* (Amérique) > « Mérique » ; *taliàno* (italien) > « talien » ; *pinsèro* (pensée, souci) > pinsée.

Une autre particularité du sicilien est l'emploi du passé simple dans la conversation quotidienne au sujet d'événements récents et non seulement à jamais révolus. La valeur de ce temps verbal en français est plutôt littéraire, ce qui ferait percevoir aux lecteurs français un registre linguistique différent de celui du roman d'origine. Cependant Quadruppani décide dans la plupart des récurrences de le maintenir, bien que l'emploi en français impose le présent de l'indicatif ou le passé composé. Il l'affirme dans sa préface à *La Forme* :

> Ce passé simple qui, ailleurs, appartient à la langue écrite et qui, ici, au contraire, s'use quotidiennement dans le parler populaire, trahit une emphase lyrique présente dans le moindre échange langagier du peuple de Sicile[14].

[14] QUADRUPPANI, S., *Préface* à A. Camilleri, *La Forme de l'eau*, *op. cit.*, p. 20.

BDD-A5088 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:51:37 UTC)

Voilà quelques exemples; dans *La Forme* : *ti cridì?* (il t'a cru?) > « il te crut? » ; dans le *Chien* : *Che fu?* (Qu'est-ce qui s'est passé?) > « Qu'est-ce qu'il fut? ». Les caractéristiques sociolinguistiques du sicilien concernent aussi les interjections et les expressions figées, d'un côté les références à la religion, et de l'autre les gros mots. Les éléments religieux en sicilien sont parfois traduisibles, parfois soumis aux équivalences dynamiques qui perdent forcément les traits linguistiques siciliens à la faveur de l'effet sur les lecteurs français ; par exemple, dans *La Forme*, *E allora, santo Iddio?* > « Et alors, bon sang de bois? » ; *fuori dalla grazia di Dio* > « dans tous ses états » ; *Non si vedeva anima creata* (âme créée par Dieu) > « on ne voyait âme qui vive » ; dans le *Chien, non ci sono santi* > « il n'y a pas eu moyen ». Le « complexe de Saint François »[15] qu'étalent la culture linguistique italienne, et surtout sicilienne, contraste donc avec l'esprit laïque et ironique des Français. Enfin les gros mots restent par contre plus ou moins formellement équivalents : dans *La Forme*, un *grandissimo cornuto* > « un conard de première grandeur » par une nominalisation de l'adjectif ; *farsi i cazzi suoi* > « se mêler de ses oignons » où l'immédiateté de la métaphore sexuelle intraduisible est remplacée par une métaphore végétale ; *ed è quella che l'ha fottuto* > « et c'est elle qui l'a baisé », calque sémantique en français ; *alcuni cornuti ne hanno approfittato* > « des salopards en ont profité ». Or, la valeur de *cornuto* en sicilien, quoique en d'autres contextes communicatifs, se rapporte toujours à l'origine du mot : *cornuto*, *cocu*, est l'homme trahi par sa femme, ce qui représente une honte sociale pour la culture sicilienne atavique et une insulte impardonnable. La traduction garde l'effet, mais parfois néglige le sémantisme (conard/salopards). Les très nombreux exemples ci-dessus indiquent la difficulté de la traduction, ce dont Quadruppani s'est toujours déclaré conscient[16]. Or, une anomalie s'est opérée au sein du polysystème littéraire, car une littérature forte comme la française accueille et apprécie par le biais de la traduction un produit particulier (roman policier) écrit dans une langue profondément ancrée aux valeurs socioculturelles de la Sicile. La littérature sicilienne fait partie intégrante du polysystème littéraire italien et Camilleri s'est imposé avec succès, comme nous l'avons affirmé au début de cette étude, au niveau national tout en véhiculant un produit littéraire aux

[15] SCAVEE, P., INTRAVAIA, P., *Traité de stylistique comparée. Analyse comparative de l'italien et du français*, Bruxelles, Didier, 1979.
[16] Plusieurs interviews ont été publiées sur les sites qui sont dédiés à Camilleri et à Quadruppani. Voir bibliographie.

BDD-A5088 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:51:37 UTC)

connotations régionales très précises. C'est un mécanisme que la littérature italienne connaît déjà, étant donné son histoire et sa particulière situation linguistique de diglossie. Ce qui étonne, c'est l'accueil en France et le travail acharné du traducteur pour rendre aux Français non seulement l'intrigue, qui relève du panculturel, qui est toujours traduisible, mais, dans les limites du possible, les particularités linguistiques et les nuances expressives aussi. Celles-ci portent sur des spécificités qui dépassent l'intérêt pour un genre mondialement connu et commercialisé comme le roman policier. Les traductions des romans de Camilleri en France continuent de paraître, comme l'attestent le nombre des traducteurs et leurs différents choix linguistiques pour rendre l'idiolecte camillérien, qui est aussi le sociolecte de l'univers de Montalbano. Cela manifeste alors un intérêt pour ces spécificités mêmes, pour le culturel, pour ces *values and beliefs* qui imprègnent la langue en tant que moyen de manipulation et façonnement du monde externe. De plus, Quadruppani, lié d'amitié avec Camilleri, est aujourd'hui l'un des continuateurs du polar français, ce qui lui a permis plus aisément de faire franchir au roman policier camillérien les limites françaises. Quadruppani traducteur de Montalbano a donc eu le double mérite de « naturaliser » en France les caractéristiques siciliennes du genre et de la langue, en remettant aux lecteurs francophones un commissaire sicilien aux petites variations françaises : rien n'a cependant empêché que Salvo Montalbano ait été apprécié dans l'Hexagone aussi.

Bibliographie :

Œuvres analysées :

CAMILLERI, A. (1994) : *La forma dell'acqua*, Palermo, Sellerio.
CAMILLERI, A. (1998) : *La Forme de l'eau*, traduit de l'italien par Serge Quadruppani avec l'aide de Maruzza Loria, Paris, Édition Fleuve Noir.
CAMILLERI, A. (1996) : *Il cane di terracotta*, Palermo, Sellerio.
CAMILLERI, A. (1999) : *Chien de faïence*, traduit de l'italien par Serge Quadruppani avec l'aide de Maruzza Loria, Paris, Édition Fleuve Noir.

Études sur la traduction :

EVEN-ZOHAR, Itamar (1990) : *Polysystem Studies*, Durham, Duke University Press.
GOUANVIC, Jean-Marc (2007) : *Pratique sociale de la traduction*, Arras, Artois Presses Université.
GUIDERE, Mathieu (2008) : *Introduction à la traductologie*, Bruxelles, De Boeck Université.

BDD-A5088 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:51:37 UTC)

KATAN, David (1999[1], 2004) : *Translating Cultures*, Manchester, UK & Northampton, Ma, St Jerome Publishing.
LADMIRAL, J. – R. (1994) : *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard.
MESCHONNIC, Henri (1996) : *Poétique du traduire*, Lagrasse, Édition Verdier.
MESCHONNIC, Henri (2007) : *Éthique et politique du traduire*, Lagrasse, Édition Verdier.
MOUNIN, Georges (1963) : *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.
OSEKI-DEPRE, Inês (1999) : *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Paris, Armand Colin.
OSIMO, B. (1998) : *Manuale del traduttore*, Milano, Hoepli.
PEETERS, Jean (1999) : *La Médiation de l'Étranger. Une sociolinguistique de la traduction*, Arras, Artois Presses Université, collection « Traductologie ».
PERGNIER, Maurice (1993) : *Les Fondements sociolinguistiques de la traduction. Étude de la traduction*, Lille, Presses Universitaires de Lille.
PODEUR, Josiane (2002) : *La pratica della traduzione*, Napoli, Liguori.
RICŒUR, Paul (2004) : *Sur la traduction*, Paris, Bayard.
SCAVEE, Pierre, INTRAVAIA, Pietro (1979) : *Traité de stylistique comparée. Analyse comparative de l'italien et du français*, Bruxelles, Didier.

Études sur Camilleri :

DEMONTIS, Simona (2001) : *I colori della letteratura. Un'indagine sul caso Camilleri*, Milano, Rizzoli.
GUTKOWSKI, Emanuela (2009) : *Does The Night Smell the Same in Italy and in English Speaking Countries ? An Essay on Translation : Camilleri in English*, Enna, IlionBooks.
SORGI, Marcello (2000) : *La testa ci fa dire. Dialogo con Andrea Camilleri*, Palermo, Sellerio.
VITTOZ, Dominique, *et alii* (2004) : *Il caso Camilleri. Letteratura e storia*, introduzione di Antonio Buttata, Palermo, Sellerio.

Sites consultés :

http://italie.italieaparis.net/wiki/portraits/andrea-camilleri
www.andreacamilleri.net
www.fleuvenoir.fr
www.linguasiciliana.org
www.vigata.org

BDD-A5088 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:51:37 UTC)

BDD-A5088 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 07:51:37 UTC)